

Passer de l'autre côté du miroir
Eastern Promises de David Cronenberg

Helen Faradji

Le cinéma expérimental aujourd'hui
Number 134, October–November 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25007ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Faradji, H. (2007). Review of [Passer de l'autre côté du miroir / *Eastern Promises* de David Cronenberg]. *24 images*, (134), 70–70.

Passer de l'autre côté du miroir

par Helen Faradji

Sur papier, *Eastern Promises* et le film précédent de David Cronenberg, *A History of Violence*, semblent aux antipodes l'un de l'autre. Le premier, écrit par le scénariste anglais Steve Knight (auteur du scénario de *Dirty Pretty Things* réalisé par Stephen Frears), se passe dans les rues sombres et pluvieuses de Londres et plonge dans le monde interlope et dangereux du regroupement criminel russe Vory V Zakone (mouvement né dans les années 1930 et poursuivant son triste recrutement notamment dans les prisons) dans lequel une sage-femme d'origine russe se retrouve catapultée bien malgré elle; l'autre, inspiré d'un « roman graphique » de John Wagner et Vince Locke, installait son décor dans la petite et lumineuse ville de Millowbrook, Indiana et construisait son récit autour d'une vie de famille chaleureuse et apparemment lisse. Pourtant, malgré leurs différences, rarement aura-t-on vu deux films si complémentaires. Comme le yin et le yang. Comme les deux versants d'un seul et même objet. Comme l'innocence et le mal. Chaque film existe et fonctionne indépendamment de l'autre, bien sûr, mais chacun vient également trouver dans sa résonance avec l'autre une signification supplémentaire.

Car il n'est pas difficile d'envisager *Eastern Promises* comme la suite logique, mais troublée de *A History of Violence* où Cronenberg développait, au moyen de l'histoire d'un homme apparemment parfait, une réflexion brillante sur la notion d'innocence. Ou plus précisément sur la question de l'héroïsme au cinéma. Qu'est-ce qu'un héros? Qu'est-ce que le bien? Et surtout peut-on encore poser ces questions si naïvement alors que des centaines de films ont proposé leurs réponses?

Eastern Promises, lui, interroge de la même façon l'autre versant mythique de la représentation cinématographique : le mal. Évidemment, envisagé ainsi du point de vue du mal qu'une mise en scène où



abondent les contre-plongées angoissantes et les angles saisissants vient encore renforcer, *Eastern Promises* apparaît comme un film sordide, glauque, malsain, tout le contraire de *A History of Violence*, qui, lui, était une œuvre ensoleillée, nette et précise. Le bien et le mal, deux pôles entre lesquels était d'ailleurs déjà tirillé le film noir, genre sous les auspices duquel Cronenberg place délibérément ses deux films.

Chacun d'eux pourtant semble résonner d'une nouvelle préoccupation, observable depuis *Existenz*, film-transition du cinéaste pourrait-on dire, à savoir une interrogation non plus uniquement sur la société (ses films d'horreur s'en faisaient un parfait écho), mais également une réflexion sur l'histoire de la représentation cinématographique, sur les mythes créés par le cinéma.

Déconstruisant l'archétype du héros, puis du méchant (incarné dans les deux cas par l'impressionnant Viggo Mortensen), Cronenberg réussit alors l'étrange pari de faire revivre sous nos yeux un cadavre, celui du cinéma, et cela de la façon la plus simple qui soit : en organisant la rencontre improbable de ces mythes avec le quotidien le plus banal, le plus réaliste, incarné dans *Eastern Promises* par une sage-femme sans grand éclat (Naomi Watts, convaincante), qu'on pourrait croire mue par un désir de vivre une aventure de cinéma en allant se frotter à un univers auquel elle n'appartient pas (représenté avec énormément de solidité par Mortensen, Vincent Cassel et Armin Mueller-Stahl).

Le traitement de la violence n'en devient alors que plus cru. Intégrés dans un monde semblant si vrai, si banal, les débordements physiques des protagonistes apparaissent d'une rare puissance. Mais il ne faudrait pas oublier que la violence est inhérente à la représentation du mal au cinéma. La nier, vouloir la cacher, aurait été inconséquent.

D'autant que c'est aussi par elle que le cinéaste renforce la complémentarité des deux films. Ainsi dans *A History of Violence*, la violence éclatait à la fois pour nous faire saisir le processus de déshumanisation dans lequel entraînait le personnage et pour l'écarter de son rôle de héros. Dans *Eastern Promises*, elle entraîne plutôt le personnage vers une introspection qui l'humanise et lui fait perdre son rôle de « méchant ». Et Cronenberg de rappeler dans les deux cas, avec une intelligence éblouissante et beaucoup de simplicité, qu'avant de devenir des mythes les personnages de cinéma restent des hommes. ■

Canada-Grande-Bretagne, 2007. Ré. : David Cronenberg. Ph. : Peter Suschitzky. Mont. : Ronald Sanders. Mus. : Howard Shore. Int. : Viggo Mortensen, Naomi Watts, Vincent Cassel, Armin Mueller-Stahl, Sinead Cusack, Jerzy Skolimowski. 100 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Vivafilm.

www.revue24images.com

Vous trouverez également, en complément de cette section, nos articles sur les films de la semaine disponibles sur le site de 24 images à l'adresse : www.revue24images.com